

## TIERS LIVRE #BOOST #15

---

*À partir de Blaise Cendrars, « Cinéma »,  
ouvert du 23 au 29 juin 2025.*

*Les textes sont mis en ligne par ordre chronologique  
de réception. Immense merci et gratitude à tous les  
participants de ce cycle #boost depuis son début  
jusqu'à cette toute fin !*

## ONT PARTICIPE

<i>Ugo Pandolfi</i>   <i>Spirale</i> .....	4
<i>Alexia Monrouzeau</i>   <i>Pâte brisée</i> .....	5
<i>Noëlle Baillon</i>   <i>S'extirper</i> .....	7
<i>Patrick Blanchon</i>   <i>Survivre</i> .....	8
<i>Valérie Mondamert</i>   <i>Formes</i> .....	13
<i>Danièle Godard-Livet</i>   <i>Démence et débâcle</i> .....	16
<i>Juliette Derimay</i>   <i>Épinglé ailes ouvertes</i> .....	17
<i>Jean-Luc Chovelon</i>   <i>La note</i> .....	19
<i>Samuel Bobin</i>   <i>Le rap</i> .....	22
<i>Philippe Sahuc Saïc</i>   <i>Talisman</i> .....	23
<i>Christine Eschenbrenner</i>   <i>Chant</i> .....	24
<i>Perle Vallens</i>   <i>Courir</i> .....	26
<i>Raymonde Interlegator</i>   <i>Violence</i> .....	28
<i>Angelo Colella</i>   <i>Naissance</i> .....	31
<i>Monika Espinasse</i>   <i>Couleurs</i> .....	32
<i>Ève François</i>   <i>Un éternel printemps à chaque fois que j'y reviens</i> .....	34
<i>Anne Dejardin</i>   <i>Photographier</i> .....	37
<i>Cécile Marmonnier</i>   <i>Injonction cuisine</i> .....	39
<i>Pierre Ménard</i>   <i>Nuage avec foudre</i> .....	41
<i>Clarence Massiani</i>   <i>Rêver</i> .....	44
<i>Serge Bonnery</i>   <i>Dernière touche</i> .....	46
<i>Nicolas Larue</i>   <i>Parler</i> .....	48
<i>Michèle Cohen</i>   <i>Langue</i> .....	54
<i>Nathalie Holt</i>   <i>Silence</i> .....	56
<i>Pascale Thomas</i>   <i>Cachés là</i> .....	58

<i>Caroline Diaz   Corbera</i> .....	59
<i>Olivia Scélo   Apocalypse</i> .....	62
<i>Cécile Bouillot   « l'impro »</i> .....	67
<i>Catherine Plée   Au bout de mon aiguillée</i> .....	69
<i>Piero Cohen Hadria   Vivre, oui</i> .....	73
<i>Catherine Koeckx   Lire</i> .....	75
<i>Sophie Grail   Symbioser</i> .....	77

appétits guerriers

cendres de nos lâchetés

brouillards nos destins

“Réaliser une pâte brisée”

“Vous n'aurez pas forcément tout le déroulé de la technique demandée... »

Faire une pâte brisée, j'ai regardé la vidéo une bonne dizaine de fois. J'en ai fait une bonne dizaine de fois. Moins que la feuilletée, mais quand même. Même à l'école de trois semaines, je l'ai faite très bien, j'ai sablé comme il fallait. Même si c'est sur la feuilletée que j'avais eu le plus de compliment, ma brisée était pas si mal.

J'ai fait les pesées, j'ai préparé le plan de travail. C'est par ça que je commence. Parce qu'il faut un plan de travail très net pour faire une pâte. Alors au début, avant de l'avoir Salie de tout le reste, c'est mieux, pensais-je. J'ai tous les éléments face à moi. Peu nombreux. Pas de difficultés. La farine, le sucre, le sel, le beurre, l'eau, l'œuf clarifié.

Je pense « les secs d'abord », pas en mots, je le pense en matière.

Alors que s'est-il passé.

J'ai même fermé les yeux pour essayer de revoir les images de la vidéo, rien. Rien n'est venu.

J'ai mélangé les secs. Il me reste l'œuf et le beurre.

Je sais ce qu'il faut mettre après.

Je le sais.

C'est même simplement logique.

Alors pourquoi ? Comment ? Ce cerveau malade me fait inverser ? Pourquoi ? Comment ?

Je sais. Je sais que je me trompe. Alors elle arrive. Et elle va me coller tout le long de ces très longues cinq heures et me susurrer à l'oreille tout le long .Pas en mots. Ce sont des ondes, des vibrations, qui décalent, qui troublent, qui cassent les genoux et laissent le vide en dessous. Je vais flotter pendant cinq heures, et je flotte encore.

Je n'ai toujours pas refait de pâte brisée, ça fait quatre jours. Parce que je n'ai toujours pas retrouvé de tibias, ni de pieds. Je n'ai toujours rien en-dessous des genoux. Il n'y a rien en dessous de mes genoux.

Je ne sais pas combien de temps il va falloir pour que mes tibias et mes pieds repoussent. Je ne sais pas comment faire repousser mes tibias et mes pieds. J'essaye de flotter sans trop me heurter aux choses, dont certains sont des êtres entiers, de ce que je crois voir de là où je flotte.

De la routine, de la facilité, de l'habitude, de l'avis des autres, du jugement péremptoire et dominant de ceux qui préfèrent rester prisonniers de la boue chaude de la banalité. Celles et ceux agrippants dans leurs certitudes poisseuses les tentatives d'envol hors de la médiocrité ? S'extirper des images falsifiées du monde, se libérer des liens maintenant le couvercle sur la cocote où bouillonne l'aigreur et la méchanceté.

Rejoindre les espaces où enfin, les opinions sont pondérées, comparées, classées et pacifiées. Atteindre ces régions où les avis tranchés sont bannis ; où le mot vérité est une réalité et son contraire une ignominie, pas une *alternative*.

S'extirper du marasme, de la terreur engendrant un pire encore. Se laver des purulences puantes déversées sans fin dans nos yeux, nos oreilles, nos cerveaux.

S'extirper avant de se perdre.

SURVIVRE. Écarter le vivre d'un coup de coude, se retrouver projeté dans l'arithmétique pure. Balayeurs à l'œuvre, épaves du marché, se hâter si l'on veut subsister. Course ! Sac ED qui voltige, oriflamme de détresse au bout du bras. Fruits gâtés, légumes moribonds. Volupté ineffable de la gratuité quand tout se monnaye. Providence des fins de marché ! Quasi-abondance dans la ville qui rançonne.

Trois euros soixante — somme ! Deux euros — fortune ! Calcul permanent, cerveau-comptoir, dix euros-pactole, zéro-gouffre béant. Arithmétique de guerre où chaque pièce possède un poids de plomb. Mains métamorphosées plus véloces que la pensée. Fureter, trier, raffistoler. Machines de guerre contre l'abandon, contre l'effacement du monde.

Chambre d'hôtel meublée, plein Paris, lieu impersonnel : neuf mètres carrés de territoire conquis. Même géographie, autres lois physiques. Mêmes boutiques mais protocole révolutionnaire : supputer d'abord, effleurer du regard, décamper vite fait. Paris en creux, parcours d'esquive, horaires de fantôme. Invisible aux radars du recensement, aux statistiques de l'État. Technique de l'effacement volontaire. Traces numériques volatilisées, argent liquide comme magie pure.

Manessier l'avait pressenti dans ses toiles ! Favelas qui flambent, architecture de fortune métamorphosée en cathédrale. Survivre c'est peindre sans pinceau, composer avec les vestiges du monde, bâtir du beau

avec du délabré ordinaire. Chaque squat devient installation, chaque campement se mue en tableau vivant. Esthétique involontaire de la nécessité brutale ! Les survivants : plasticiens qui s'ignorent, maîtres de la palette urbaine !

Récupération chromatique : néons bleus des laveries automatiques, rouge sang des enseignes de tabac, jaune bilieux des réverbères qui veillent la nuit. Harmonie des épaves, symphonie visuelle de la déchéance organisée.

Kerouac consignait tout sur ses carnets roulés ! Pessoa démultipliait ses noms comme ses vies ! Cendrars bourlingait de gare en gare ! Survivre c'est écrire *in vivo*, à la vitesse de l'urgence. Carnet comme bouée de sauvetage dans le naufrage quotidien. Transmuer sa précarité en matière littéraire première, l'urgence contre le confort bourgeois.

Écrire dans le métro sur des tickets de caisse, écrire sur tout support susceptible de porter trace humaine. Bibliothèques refuge — chaleur gracieuse, sommeils dissimulés entre Borges et Faulkner, gardiens bienveillants de nos siestes volées. L'écrit comme territoire libre, pays sans frontières ni passeport.

Nomadisme originel : feu, chasse, cueillette, abri précaire sous les constellations éternelles. Survie urbaine : prolétariat, faubourgs, taudis métamorphosés en quartiers. Survie numérique : *gig economy*, précarité algorithmique, applications de subsistance. Demain : climat déréglé, intelligence artificielle, effondrement programmé, nouveaux nomadismes à inventer.

Quatre révolutions, même combat ancestral.

Temps délaissé ! Ces heures mortes du capitalisme, matins prématurés, après-midis languissants,

dimanches béants comme des plaies. Eux cavalent vers leurs morts programmées, nous patientons dans l'éternité précaire. Heures infinies pour scruter le monde invisible, experts en lenteur, professionnels de l'expectative silencieuse.

Un seul café, des heures durant. Nous habitons véritablement la ville par nos pas réitérés, nous l'usons jusqu'à la corde, nous la connaissons par cœur.

Beauté du presque rien ! Acharnement à s'en repaître, s'en griser comme d'un vin rare. Miroitement sur une flaque d'huile qui devient arc-en-ciel urbain. Papier journal qui voltige — lépidoptère de l'information morte. Miette de pain sustenant le pigeon qui vous nourrit l'œil et l'âme.

Survivre développe une esthétique du détail microscopique ! Les nantis acquièrent du beau préfabriqué, nous on le forge dans les rues avec des riens. Firmament aperçu entre deux immeubles, soleil sur un mur aveugle, effluve de pain échappé de la boulangerie matinale.

Transmutation du plomb quotidien en or pur.

Bout de fromage partagé qui vaut festin de roi. Livre exhumé d'une poubelle qui vaut bibliothèque entière. Conversation avec un inconnu qui vaut université populaire. Survivre enseigne l'alchimie inverse : révéler l'or dissimulé dans le plomb du monde !

Prospecteurs de beauté urbaine, orpailleurs dans la ville-fleuve qui charrie ses merveilles et ses épaves.

Exhumer une pièce au fond d'une poche oubliée ! Allégresse pure, euphorie de la trouvaille miraculeuse. Les fortunés ne connaîtront jamais cette ivresse-là, cette

gratitude pour deux euros cinquante qui ressuscitent l'espoir. Pièce de monnaie transmutée en pépite, billet froissé devenu parchemin précieux.

L'argent redevient miracle quotidien au lieu d'abstraction comptable.

Neuf mètres carrés — univers complet ! Chaque objet à sa place exacte, économie parfaite de l'espace, zen constraint, beauté monacale de l'entrave choisie. Architecte d'intérieur de l'essentiel : que conserver, que bannir, que racheter d'occasion.

Les opulents accumulent leurs névroses, nous on épure jusqu'à l'os. Survivre révèle que la félicité tient dans un sac plastique, que l'infini loge dans le fini accepté.

Quand on résiste assez longtemps, mansuétude ! Plus question de choix : on connaît le vivre, le survivre, la mort. Trinité sacrée de l'existence consciente. Survivre enseigne la relativité générale de l'angoisse bourgeoise — plus rien ne peut véritablement atteindre qui a effleuré le fond et su rebondir.

Presque rien exploré jusqu'au noyau ! Croire encore en un cosmos, à des hypothèses inédites de beauté. Survivre métamorphose en cosmonaute de l'ordinaire, explorateur de l'infiniment ténu. Chaque détail devient planète habitable, chaque instant se mue en galaxie spiralée.

Astronomes du quotidien ! Ils discernent des constellations dans les lézardes du plafond, mappent l'univers depuis leur chambre de bonne.

Livre exhumé, acquis d'occasion, emprunté à la bibliothèque municipale — peu importe l'origine ! Tous les livres : vaisseaux spatiaux vers d'autres mondes

possibles. Carburant : imagination pure. Survivre développe une foi particulière dans l'écrit salvateur. Les mots sustentent quand la nourriture fait défaut, nourrissent quand l'estomac crie famine.

Colère apaisée par la lucidité. Faire semblant de vivre, ne point heurter les vivants ordinaires par sa vérité nue. Masque social, sourire obligatoire, conversation météorologique, camouflage dans la comédie urbaine.

Diaphanéité ! Ange gardien de sa propre inexistence, entre-deux cosmique dans un studio de neuf mètres carrés.

Carnet ouvert sur la table bancale. Mots glanés dans la rue comme miettes de pain pour les pigeons de l'esprit.

Demain : poursuivre l'inventaire méthodique du presque rien.

Transmuer la survie en phrases qui survivront aux corps.

Écrire. Survivre.

La défaite retire son masque : c'est une victoire timide. Une victoire qui n'en revient pas.

Table plastique papier à musique crayon gomme. Fugue douze heures de mise en loge. Sujet et contresujet. Cadre. Sonate-cauchemar jamais la forme réelle ne correspond au schéma théorique. Thème et variations Ah vous-dirai-je maman ! Formes pour se libérer de la forme. Qui les respecte est rigide qui s'en éloigne est hors cadre. Hors sujet. Arrghh ! Le sujet du cadre. La cadre du psy qui se fait payer en liquide le cadre de l'atelier le cadre familial. L'éclatement des cadres. Ceux qui savent fixer un cadre et ceux qui ne savent pas. Qui respectent un cadre qui ne le respectent pas. Qui ne connaissent pas le mot cadre ou qui chérissent le mot cadre. Les rassurés du cadre. Les rassurés de la Constitution. Les accros à la constitution d'où surgit la forme. Sérielle. Douze sons et des milliards de musiques. Douze sons agencés en milliards de formes. L'infiniété des douze sons l'infiniété des agencements. On joue avec. On se réjouit du jeu de la forme. On se donne de la joie. Allegro ma non troppo. Allegretto. Le gigantesque puzzle des formes. Sans bords comme le monde. Sans chute possible. On joue. L'infiniitude. Mais incomplétude solitude vastitude hébétude. Hébétude globale : on s'accroche aux formes. On s'arrime. On flotte certains coulent. Forme rondo ABACADA ouverture à la française lent vif lent, à l'italienne vif lent vif. Cage écrit ses conférences en colonnes. Conférence en lignes. Conférence en ligne. En vidéo en formats. Textes entrelacés. Jamais un coup de dé n'abolira le hasard. Thème un, pont, thème deux, da capo. Aria da capo. Molto allegretto. Développement. Exposition

développement réexposition. Transpositions à la quarte et à la quinte. Forme miroir forme miroir inversé. Introduction et coda. Cadences parfaite imparfaite plagale rompue fauréenne : pour conclure. Alinéas. Points. Point à la ligne. Vignettes prose vers. Vers enlacés vers embrassés vers croisés. Cantus firmus et chants point contre point. Polyphonie de nos voix individuelles formant le chœur. Mais quel chœur ? Place des silences : Ta ta ta ta ta ta ta ta . Symphonie du destin. L'incontournable destin. Pourtant on était immortel avant, à trente ans. Quand cela a-t-il viré ? Question réponse, dominante tonique. Phrases jumelles superposées, mais décalées. Déphasage. Échantillons répétitions. Boucles. Carrures. Les carrures de Mozart les carrures de Mickael Jackson. Quatre plus quatre et quatre plus quatre. Thèmes divins dans les carrures. Dieu s'incarne dans les carrures. Pour une fois qu'il se manifeste. C'est simple seize temps. Des chapitres des paragraphes des phrases des mots des syllabes des lettres : le cadre c'est le roman. Une notion davantage qu'un cadre. Un risque de délayage. Une tension vers. Une tension contre. Je déteste le. Je ne lis que. Et le rythme ! La découpe binaire la découpe ternaire. La découpe du temps ! Découper le temps en formes à ronds et à crochets, structurer le temps. Structurer le temps et danser. Chanter du structuré. Temps forts temps faibles. Corps. Mouvement. Concerto tutti soli. Le monde nous. Les autres nous. L'écran nous. Les formes nous. Les quatre mouvements vif lent modéré vif. Sonate thème varié scherzo rondo. Le canon deuil d'une gémellité. Deuil du double. La part manquante. Le manque inhérent. Le manque fondateur. Le manque des histoires d'amour ratées. Le manque cherchant jusqu'au bout LA forme complète.

Celle qui contiendrait le tout.

Plus d'un mois sans écrire. Dans l'impossibilité d'écrire. Des choses laissées en chantier sous la chaleur écrasante. Aucune envie de partager mes noires pensées. Terrassée par la pauvreté du langage du dément. Mots interdits, vocabulaire appauvri, phrases inachevées ou incohérentes, fautes grammaticales, mots altérés, inventés, remplacés, propos sans rapport avec la réalité. Vulgaire, haineux, narcissique. Comme la longue visite d'un mouroir dirigé par un fou tout puissant, imprévisible et hurlant. Lire *La débâcle* comme remède à la désespérance. La capitulation de la France à Sedan si rarement racontée. Zola n'épargne rien de l'impréparation, de l'incohérence du commandement, du délire des chefs, de la sidération des troupes harassées, des horreurs des hôpitaux de campagne où l'on ampute à la scie. Savoir qu'il y a un après. Le lire comme l'espoir d'un après, d'un renouveau, d'une résurrection, après les pires horreurs. L'espoir que les mots, les livres, peuvent encore servir à rendre compte, expliquer, se souvenir, alléger, partager la trop présente folie des hommes. Y croire encore pour ne pas devenir folle.

La photo. Image arrêtée, stoppée, scotchée, collée dans un album, épinglée ailes ouvertes, du monde découpé avec les petits ciseaux, ceux pour les choses précises, le mouvement arrêté, un deux trois soleil avec jamais le mur, le mur qui avancerait en même temps qu'on avance. Flipbook tout en bleu où on use son pouce, du bleu de grand ciel bleu ou du bleu de bagarre, du bleu de tous les bleus. Des aides à se souvenir, des détails qu'on oublie et qu'on retrouvera là dans un coin de photo, rappel, témoin, béquille. Image hameçon, fouiller au dedans de nous, refaire les émotions, ou bien en créer d'autres, chocs, cataclysmes ou larmes qui roulent sur les joues jusqu'au coin du sourire. Images déchirées qui déchirent à leur tour qui nous déchirent de manque de ce qui était autour et qui manque à l'image. Images remplies d'absences, toutes les photos pas prises, pas faites, pas gardées. Carte du temps avec trous et les intemporelles qui ne disent ni où ni quand, qui ne disent rien du tout mais vous arrachent le cœur par le où et le quand qui pourrait être de nous. Calendrier sans jour, sans mois et sans années, du temps sur du papier, du temps qui garde pour lui ce qui est dans son dos, dans son monde, son hors chant. Du temps, épingle ailes ouvertes

*Codicille : Dans mon idée, ici c'est Mow, qui pense et qui écrit. Mow toujours plus précise, mieux connue, mieux détournée. Et aussi un peu moi pour cette question photo, comme la personnage dans saison blanche, aussi un peu Alfred Stieglitz, découvert grâce à Lovecraft, à l'année avec Lovecraft. Une fois de plus pas abouti en tant que texte pour lui-même, mais plein*

*de pistes, plein de choses à utiliser ensuite, de grosses pierres, bien solides. Peut-être même des fondations*

La note. Note de musique. Son. Tourbillon de toutes les notes de musique. Tourbillon de tous les sons de l'univers concentrés en un seul. La note de musique qui s'élève. Le son du monde qui vibre. Un battement, un rythme qui porte la lumière et les ténèbres. Un chant dans lequel toutes les notes se noient pour engendrer un ensemble et qui délivre dans son dernier souffle une ultime note prête à enfanter un nouveau chant. Tellement courte et acérée qu'elle entre dans les chairs comme la pointe d'un couteau. Tellement longue et dense que les vies fleurissent à sa surface comme les coquelicots à la fin du printemps.

Perché sur une note, se laisser emporter. Sortir du temps. Tintement imperceptible d'une cloche qui vient se mêler à la foule des bruits, apparaître puis disparaître en un instant et rester gravé dans l'enchaînement coordonné de l'épanchement du temps qui se répète. Frottement du crin de l'archet sur la corde d'un violon au moment précis où la composition l'appelle, dans l'espace exact qui s'ouvre entre deux autres notes dans l'enchaînement symphonique qui s'élève en émotion. Stridulation répétée de la cigale qui cymbalise son appel de la femelle dans la résonance indolente d'une chaude journée d'été et dans l'enchaînement rythmique accéléré d'un moment étiré à l'extrême. Vibration étouffée des cordes vocales qui, poussée par le souffle, résonne dans tout le corps jusqu'à la bouche pour exploser et envahir l'espace comme une bulle de chant dans l'enchaînement pétillant d'une résurgence lyrique. Chanter le monde.

Bercé par la musique intérieure et se mettre à penser. Engloutir le temps. Retrouver un souvenir enfoui sur une note de passage comme une étincelle raviverait le feu qui a déjà causé tant de ravages. Écouter le chant méditatif que murmure chacune de nos cellules dans l'œuvre intérieure que nous composons chaque fois que nos pensées s'évadent en poésie, laisser cette note résonner et veiller à ce que jamais elle ne s'éteigne. Assembler les sentiments déracinés, recueillir les notes qu'on nous a offertes, celles attrapées dans le vent au passage, celles aussi empruntées à d'autres et offrir à son âme ce bouquet mélodieux, cette harmonie réservée. Offrir au monde la note qui sort de nous et laisser la vibration rejoindre le chœur qui bat.

Vagabond dans la forêt des sons, laisser l'oreille distinguer le timbre de l'émotion. Percevoir l'invitation confiante dans la glissade de la clarinette, sursauter à l'appel du danger que gronde le tonnerre, éveiller les sens en alerte à l'écoute du cri strident du merle noir, succomber à l'abandon que nous murmure le ruisseau des montagnes. Les mains de Carlos Jobim enveloppent la saudade d'une bossa-nova ipanemesque sur la guitare suave d'une jeunesse enfiévrée, les doigts de Carlos Santana étirent hors du temps la corde en acier de sa Stratocaster dans un recueillement suspendu, le riff de Jimi Hendrix au milieu des bombes qui embrasent le Viêt Nam ravive l'odeur de mort qui envahit la planète. Entendre le crissement des pneus sur l'asphalte sur un accord de mi 7ème, distinguer le miaulement rauque d'un chat abandonné dans une mineure naturelle, reconnaître l'euphonie gymnopédique entre les lignes d'un roman de Gustave Flaubert. Laisser la note nous envahir.

Jusqu'au silence. D'abord assourdissant de mort. Vertigineux d'absence. Débordant de vide. Laisser faire l'immatériel, laisser opérer l'oubli. Laisser passer le temps de l'ombre pour que reviennent à la surface les premières vibrations. Comme un acouphène résurgent des décombres, une musique du monde omniprésente et lascive. S'envelopper de la note. Être le chant. Se laisser enfin emporter par le tourbillon des sons de l'univers pour entrer dans la danse.

Le rap. Toute en or, sa dent. Elle sort d'un coup de batte, trésor au beurre de baratte que l'âne mord l'année de sa mort, le cou broyé par le bât que l'homme rebouche aux anticorps : déchirante, la clavicule. Sur la poignée de porte, le fleuve parole des caves ; et en dessous des camisoles, des gros féroces à la tonsure laissent bouillir la vapeur cuite, dénoncent du doigt les plaques indémodables de la marmite — chaîne au torse faut qu'ils endurent ! Ce qui est bon, c'est le populaire médium ; le mot brandi par les aïeux, la langue claquée du veilleur de nuit, la rime au front des marchands de sable ; et dehors, la sœur, l'aurore, et les bonnets d'ados mal calés, pantalon leste pour plus de classe — à toi la rampe. Le rap, il te prend à la gorge pour de bonnes raisons, Stan.

Talisman. Le tout premier a dû être une pierre inimaginablement ronde, si agréable à garder avec soi dans le creux de la main, à chercher fébrilement dans une poche lorsque l'inquiétude monte en flèche.

Presque Tasmanie, presque l'antipode, ce qu'on aimerait infini sous les pieds lorsque le sol menace de se dérober, ce qui est à l'opposé du trop chaud de certains moments d'été ou du trop froid-gris parfois aussi.

Talisman écrit sur une planche de bois que l'on va laver et dont le jus de lavage sera précieusement conservé. Talisman d'une écriture qui garde son pouvoir même quand les mots n'existent plus, même quand le fil de l'encre est devenu lac.

Talisman que l'on fredonne infiniment. Mantra talisman. Formule qui est peut-être arrivée par l'écriture mais que le corps a retenu. Comme une pierre ronde si agréable à faire revenir au-devant de soi...

Chant comme champ à l'oreille. Y aller pour comprendre. Rejoindre et reprendre. Du silence en bloc s'extract l'embryon vibrant. Souffle. Se charge de sens. Pousse les bords. Écarte les parois de la gorge serrée. Laisse faire. Trop d'émotion tue l'émotion. Chant comme endroit où connaître l'envers. Où naitre et croître encore une fois. En posant tous les sacs, les airbags mentaux. Pieds au plancher. Colonne d'air un geyser. Contrôle et relâche dans le même temps. En suivant ce qui a lieu. Champ des autres voix. Chœur en lien. En immersion. Même dans le cri : forage. Voyelles cherchant leur place dans les cavités. Consonnes percutantes. Sons propulsés au-delà des points de départ. Arrivages polyphoniques. Dissolution des noyaux de haine. Chant comme recommencement. Au plus près de ce qui agit. Portée. Voix comme voir quand on y pense. Passe par le diaphragme. Par l'ouverture de la cage. Par la gorge. Par les résonateurs. Jusqu'en haut. Du côté de la fontanelle. Fontaine aux sons. Les graves germent en bas et dans le milieu traversant. Zone caverneuse des prophétes, projetant stalactites et ombres dans la partition du Stabat. Les aigus : de l'audace. En attente de soulèvement. Chante, va les chercher, ils n'attendent que toi. Chant du corps et chant du cygne. Voix en solitude plénière au beau milieu des autres. Chant d'arpentage : les frontières du paysage intérieur bougent. Géographie de l'espace généré par qui chante. Des vies ensemble transportent les mots venus de loin. Du Levant. Du couchant. De l'Orient. Du Moyen-Orient. Du Proche Orient. De l'Occident. Chant.

Se rassemblent des milliers de sons, de phrases, d'extases, de colères, de vies décimées, d'essaims travaillés au corps, de derniers soupirs, de clés, de reprises entrecroisées, de signes déchiffrés, de pauses qui n'en sont pas, de mots survivants, battant le rappel pour être entendus. Battre la mesure. La démesure. Interpréter au plus près. Chant des chuchotements. Chant de qui n'a plus de voix. Celui des petits bergers contre le vacarme des géants. Bruit des détonations, brutalité des disparitions. Souffle coupé. Sans voix. Le temps de réaliser. Une minute de silence. Retour. Chant contre la mort. Chant comme champ à l'oreille.

*Codicille : texte dédié à Catherine R (soprane dans le CVM, enseignante en Sciences et vie de la Terre, retraitée). Partie quelques jours en Macédoine, avant le prochain concert. A Skopje, un malaise. Hémorragie cérébrale. Rapatriement. Coma. Réanimation inutile aujourd'hui.*

Courir, respirer, allonger la foulée, comme enjamber le monde, comme l'avaler, les kilomètres, digérés à mesure, l'estomac dans les jambes, cette faim inassouvie de courir encore, déséquilibre permanent redressé in extremis sinon ce serait la chute, et alors pourquoi pas chuter à trop courir mais courir quand même, sentir les veines, le bouillonnement, la tension dans les muscles et puis ne plus sentir, se laisser porter, l'envol, l'arrachement, la légèreté, hors-sol, propulsée, devenir fauve, devenir proie et courir, ne pas regarder ni derrière ni sur les côtés mais loin devant, au-delà de la ligne d'horizon, espacer, distancer, tout ça c'est du vent, d'ailleurs tu es le vent, d'une brise devenir rafale par accélération, jusqu'au cœur, l'organe remonté dans la cage thoracique le dompter, le calmer, l'amadouer, abaisser le rythme cardiaque pour tenir, mesurer le souffle, apprivoiser l'air qui pénètre les bronches, le garder, l'expulser, ajuster l'expir pour tenir, calibrer le geste, le mental, le corps, tour doit être à sa place, synergie de l'ensemble, univoque, même voix pour même objectif, tout reste à faire pour battre son propre record, tout est affaire de discipline et d'endurance, de résistance, atteindre les limites sans les franchir, ou juste un peu parce que c'est comme ça qu'on progresse, c'est comme ça qu'on a un podium, devenir meilleure, aller plus vite, non en force mais en profondeur, jusque dans les fibres musculaires, jusque dans les terminaisons nerveuses, dans les synapses, dans le sang qui pulse, dans la sueur qui coule, me dégouline dans l'œil, que j'essuie de mon bras, je le laisse retomber,

souple, demi-plié, décontracté, mouvement de balancier qui accompagne la course, et courir de soif, courir de faim, courir de fatigue, courir de vitalité et de désir de courir, courir toujours plus, toujours plus loin : courir.

Codicille : *retour à un personnage d'athlète, coureuse de demi-fond.*

Violence.

Pas le coup de poing mais ce qui l'entoure.

Pas le cri, mais le nœud dans la gorge qui le précède.

Pas l'impact, mais le tremblement.

Pas la guerre, mais ce qu'il en reste de silences.

Violence quand le langage cale. Quand l'homme n'a plus les mots et que son bras s'élance. C'est la main qui ne sait plus dire, le corps qui veut se faire entendre sans appel. C'est un refus, un refus qui tonne, qui cogne, qui tonne encore.

Violence c'est l'impuissance en train de hurler.

Une fatigue déguisée en colère.

Une blessure qui n'a pas trouvé de sortie.

Un abîme sans garde-fou.

On la croit force. Elle n'est qu'éclat.

On la croit fierté. Elle n'est qu'un cri de bête.

On la croit justice. Elle n'est que vengeance sans fondement, masque pour le vide.

On la croit virilité. Elle n'est qu'un enfant perdu dans un costume trop grand.

La violence n'explique rien. Elle interrompt. Elle sabote.

Elle dévore ce qu'elle touche.

Elle fait du bruit mais ne construit pas.

Elle fait peur mais ne convainc pas.

Elle frappe mais ne transforme pas.

Elle n'avance pas. Elle piétine. Elle trépigne. Elle rature.

Elle est toujours au bord d'un gouffre, les bras levés, incapable de dire pourquoi.

Et pourtant elle fascine. Elle scintille.  
Elle promet du sang, du rouge, de l'émotion.  
Elle veut saturer, remplir la scène, trouer les rideaux.  
Je l'ai vue au coin d'une rue.  
Je l'ai vue dans les yeux d'un homme qui ne voulait pas pleurer.  
Je l'ai vue dans la main d'un père qui ne savait pas parler à son fils.  
Je l'ai vue sur un écran, grand comme un ciel de western, exploser en mille ralentis.  
On oublie l'après, le silence, le mal qui reste, le goût de rouille dans la bouche.  
Elle croit être le sommet. Elle est le bout du souffle.  
Elle croit être pouvoir. Elle est l'échec du pouvoir.  
Elle croit être un choix. Elle est l'absence de choix.  
Et pourtant —  
elle revient.  
Toujours.  
Parce qu'on a oublié d'écouter.  
Parce qu'on préfère l'éclair au murmure.  
Parce qu'on préfère l'explosion au doute.  
Violence, V majuscule.  
Comme Vaincu.  
Comme Vacarme.  
Comme Vide.  
Comme Vérité trop forte pour rester sage.  
Elle est là, dans les marges, prête à surgir.  
Comme un mot trop longtemps tu.  
On la reçoit comme une ogive.  
Comme une fièvre mal calmée.  
Comme un cri dans une gorge d'enfant.  
Et l'homme, pauvre homme, croit encore qu'en frappant, sans toucher il se prouve.

Mais il ne fait que s'avouer.  
Faible.  
À bout.  
Perdu.  
Et la violence alors devient ce qu'elle est :  
un aveu.

Ma mère a failli me donner naissance. Mon père, comme d'habitude, ne l'avait pas encore rencontrée, car il travaillait sans cesse. Je me souviens qu'ils sortaient souvent ensemble, car ils étaient tous les deux au chômage. Mon père travaillait dans une usine, qui a ensuite fermé ; ma mère a préféré ne pas travailler pour s'occuper de moi. Elle était avocate, et mon père est resté à la maison pour s'occuper de moi. Puis, malheureusement, l'usine où travaillait ma mère a fermé, et heureusement, mon père était là avec son salaire de directeur de lycée. Il a réussi à subvenir à mes besoins et à ceux de mes frères. Comme j'étais enfant unique, ils m'ont acheté tous les jouets que je voulais. Ma chambre en était pleine, je n'avais jamais besoin d'en sortir pour jouer. J'ai eu le privilège de passer tous les jours de mon enfance dans les prés, les champs et les bois autour de notre ferme, tandis que mes parents, agriculteurs occupés par mille et une activités, ils étaient contents de savoir que je reviendrais avant le soir.

Peindre. Peindre pour respirer. Peindre pour s'oublier. Créer un univers. Rêve, couleurs, musique. Peindre. De la chaleur, de l'énergie, de l'émotion. Ecouter son âme. Entrer dans sa bulle. Se centrer. Ensuite choisir les couleurs. Ce sera du rouge. Besoin du rouge pour commencer, du rouge feu, du rouge qui flambe, du rouge ardent, du rouge désir. Explosion. Eruption. Eclairs. Etincelles. Volcan. Que ça jaillisse ! Etaler la pâte, empiler les pixels, tapoter, tartiner, faire danser le pinceau sur la toile. Doser l'effet, mesurer la puissance, mêler du jaune pour éclairer, du bleu pour adoucir, du rouge en plénitude sans agresser. Respirer. Ecouter une symphonie de Beethoven. Rouge et mauve et violet et aussi du soleil, désespoir, résistance, victoire. Peindre un soleil couchant en orange puissant, peindre des nuages roses et mauves filant avec le vent, s'apaiser avec du bleu, toutes les nuances de bleu, du bleu mêlé au blanc ouaté pour le ciel, à l'émeraude pour la rivière, au pourpre pour la mer violette, au marine sombre pour tomber dans la nuit. Respirer l'air iodé. Ecouter les vagues se battre contre les rochers, se réfugier sur le sable, Sentir la fraîcheur, la brise, la nuit. Avaler la lune à travers les paupières. Fusion. Le paysage, la nuit, les senteurs, les bruits. Illusion sur la toile. Tu plonges, tu ressens. Ou parfois tu ne ressens pas, rien, tu es froid, pas d'élan, pas de rencontre. Ni le style, ni le sujet, ni la technique, ni la couleur t'ont transporté, continue ta recherche, choisis d'autres couleurs, dessines, caresses avec des craies, du pastel, du fusain, douceur et légèreté, tu trouveras, pour toi, ce seras peut-être du jaune, soleil,

citron ou poire, la grâce des notes de Satie, la musique aussi a ses couleurs, ses nuances, ses envolées. Tu trouveras ta symphonie, et ton tableau enfin fini illuminera ta journée.

## ÈVE FRANÇOIS | UN ETERNEL PRINTEMPS

### A CHAQUE FOIS QUE J'Y REVIENS

---

*Au-dedans rien qui puisse se dire. Pas de langage dans ce paysage. Sans nuage. Loin des naufrages. Pourtant si près du rivage.*

Pourtant il faudrait bien lui trouver un nom, trouver un mot pour le nommer. J'entends ceux que tu as murmurés quelques heures avant ta mort ; Tu regardais droit devant toi, un mur d'hôpital jaune délavé, tu as dit *il faudrait lui trouver un nom*. J'ai demandé à *qui* ? Tu as répondu à *l'espace qui est là devant moi*. Je ne saurai jamais, jamais avant de partir moi aussi d'ici, de laisser mon corps finir sa course contre la montre et mon cœur de battre ne plus s'épuiser, si tu as rejoint ce mystérieux lieu, ou pas, ou un autre, ou rien. A moins que cela qui n'a pas été par toi nommé soit ce même endroit au creux duquel je parviens à m'abandonner quand tout lâche prise, les pensées, les émotions, les sensations, les perceptions, et plus encore. Quand j'ai persévétré sans effort à me laisser glisser dans le vide du renoncement à toute résistance, à toute contraction. Si c'est le même espace que celui vers lequel tu te dirigeais, souriant, assis sur ton lit, mourant, *dis-moi*, faudrait-il vraiment lui trouver un nom ? A cet envers du décor dans lequel je me sens si bien, tellement libre, tellement ici et nulle part ailleurs que maintenant. Faudrait-il trouver un mot ? Qui n'enferme pas cet espace ouvert qui à peine découvert disparait trop vite et invite à la patience. A l'évidence cela ne se passe pas dans le corps et c'est pourtant par ce chemin qu'on s'y rend. Patiemment.

Dépasser l'enveloppe et le contenu de cette matière décryptée par l'occidental à l'horizontal. Organes, nerfs, vaisseaux, cellules, du mou, du dur, beaucoup d'eau, un cerveau. Rien d'autre à découvrir ? Méridiens, chakras, aura, nadis, point source, *prāṇa*, *Ki*, bindu, hara ? Que sont ces mots, des concepts, des préceptes qui nous dépassent encore ? Et moi qui suis-je à chercher un mot pour parler de ce Je Suis que je vis et qui ne se dit ? *Et toi mon ange*, que j'ai vu, au bord du chemin invisible, chercher encore un mot avant le grand silence. Des mots on peut en écrire à la volée de mille consonnes et syllabes entremêlées. Présence conscience âme le grand tout l'insaisissable l'espace sans forme le vide et le plein où *tout est dans tout, tout est un, et tout est en nous*\*. On sait bien qu'il y a *confusion entre le mot, la chose et l'idée qu'on s'en fait, car on les prend l'un pour l'autre*\*\*. On peut trouver des mots valise, c'est pratique les mots valise ça fait rêver à un monde de mots que personne sauf qui les invente ne comprendrait. Un monde où chacun avec son propre langage pourrait déjà communiquer en toute liberté avec lui-même. *Tiens, c'est cadeau dans ce chaos ici sur terre, je t'en offre un à toi parti trop tôt, parti trop vite.* On pourrait dire — *ne te moque pas mon ange j'essaie de faire la sérieuse une minute* — que cet état d'être que je tente de décrire en vain depuis deux mille huit cent cinquante et un signes de reconnaissance est un espace qu'on découvre avec patience. Un ESPATIENCE ! Je renonce. Peut-être qu'il vaudrait mieux ne plus rien écrire, se taire. A partir de cet instant et de ce lieu, très précisément où toi qui me lis, tu te trouves après ce point d'exclamation. Et faire disparaître ces ponctuations qui retardent l'expérimentation. Assis ou debout là où tu es comme tu es respire respire respire laisse monter ou descendre

laisse venir laisse s'installer un soupçon un nuage de ce calme en toi que tu connais déjà et qui a toujours été là avant toi avant moi avant tout parce que si c'est possible de simplement en respirant arriver là juste là déjà là alors patiemment ce sera à chaque fois que tu y reviendras un éternel printemps

[https://www.youtube.com/watch?v=Zg8JRym\\_DEw](https://www.youtube.com/watch?v=Zg8JRym_DEw)

\*extrait citation de Eckhart von Hochheim, dit Maître Eckhart

\*\*extrait citation des *Yoga Sūtra* de Patañjali

Photographier. Épingler. Fixer. Rattraper le perdu. Recommencer. Ramener le monde à soi, l'enfermer dans une boîte, fixer ses limites dans un cadre de dimension définie. Commander au monde, le rapetisser ou l'agrandir. Mettre le vaste en cage. Le réduire à un « à plat » silencieux. Comme s'expliquer « entre hommes ». Plus de plis, de faux-semblants, de sentiment refoulé, de motivation cachée. On a tout lissé. Ou presque.

Filmer. Coller au monde sa respiration comme un don. Respirer de concert. L'endroit filmé, toujours le même comme une obsession dont on ne se dévêt pas. Ce qui change ne vient que du ciel. Toute volonté annihilée. Respirer. Et celui ou celle qui tenait la représentation du monde entre ses mains sont par nature interchangeables. Des instruments. Usés, ils disparaîtront. L'obsolescence du photographe est inscrite, quand son matériel demeure, survit.

Enquêter. Un prétexte comme détourner sa machine à interrogations, lui donner une direction, un cadre à ne pas dépasser, contrer son sans limites.

Écrire. Poser le point final. Se limiter à un nombre de pages raisonnable. Publiables, imprimables, lisibles en version brochée. Pour que l'objet se maintienne sans fatigue à hauteur de visage. D'une seule main, elles, ils le tinrent. Elles, ils le lirent.

Lire. À la fin surtout, ne pas rester sur sa faim. Ou alors prendre le relais de l'écrivaine et ... La lectrice colle au livre la fin qui lui convient. Prolonger, ce n'est pas trahir.

Danser comme une promesse d'avenir pour eux venus pour le grand bal. Danser quand c'est le dernier mot du livre. Les bras en l'air comme on crie victoire. Les jambes en mouvement. Le corps devenu tourbillon. Les pieds sur les pointes comme aspirer le ciel. Et c'est vite vite vite comme pas chassés. Enchâssés, les mouvements au corps devenu centre de l'univers. Il tourne et tourne sur lui-même et la tête a jeté par-dessus bord ses repères, éclaté les points cardinaux, brisé les horloges humaines, rit au nez des biologiques. Le corps tourne sur lui-même et projette ses forces tout autour de lui. Il vibre de puissance éclaboussant la piste de particules de joie. Il expérimente le mouvement perpétuel. Il oublie qu'il s'arrêtera. Il est hors d'atteinte parce qu'il est sans pensées. Danser. Ou écrire. Pour le corps c'est pareil. Au grand bal de Ben, elle, lui et les autres, chacun, chacune, toutes, tous dansèrent.

Assignation cuisine. La femme est assignée à la cuisine. La cuisine est le territoire privilégié de la femme. Cette assignation est une forme de déterminisme. On attribue une place à la femme. Une place à la cuisine. La cuisine est le territoire de la femme. En fonction de la norme pièce et femme font l'objet d'une représentation majoritaire et normative qu'il appartient de déconstruire. Injonction spatiale d'une pièce. Le groupe social constitué par les femmes doit se conformer au rôle qui lui est assigné sous peine d'être considéré comme sortant de la norme. Femme sort de la cuisine. Certains membres du groupe concerné (des femmes exclusivement) peuvent s'efforcer de correspondre aux représentations qui leur sont assignées. Cela doit être rejeté comme une illusion naturaliste susceptible de fixer définitivement des identités ainsi considérées comme socialement acceptables parce que naturelles alors qu'elles doivent être considérées comme naturelles et socialement inacceptables. La cuisine ouverte sort la femme de la cuisine. Le coin cuisine la met au piquet. La pratique de la cuisine évolue. La place de la femme est à la cuisine. La femme aux fourneaux. La femme debout dans la cuisine est le féminin de vautré sur le canapé. La cuisine est la pièce principale où se tient la femme principalement. La première guerre mondiale a sorti les femmes de la cuisine. La guerre a appelé les femmes aux champs et dans les usines. La mécanisation a de nouveau rentré les femmes dans leur cuisine. Les femmes ont de nouveau été cantonnées dans leur cuisine. Fourneaux. Gamelles. Batterie de

casseroles. Le piano a d'abord été réservé aux hommes. Aux chefs. Evier mural. Evacuation des eaux sales sous la fenêtre. La femme a droit à une minuscule fenêtre au-dessus de l'évier. Tirer l'eau du puits avant d'avoir l'eau courante à l'évier. Chauffer l'eau avant d'avoir l'eau chaude à l'évier. Cuisine moderne. Meubles en formica. Le formica remplace avantageusement le bois de chêne. Puis l'électroménager équipe la cuisine. Cuisine équipée. Augmentée. Domotique. Les recettes de cuisine sont transmises de mère en fille. De mère en fille. De mère en fille. Sur plusieurs générations. Puis les recettes de cuisine fleurissent dans la presse dite féminine. Les magazines offrent à un rythme hebdomadaire, quotidien des recettes de cuisine. Marmitons. Mirlitons. 750 grammes. Les plats sont congelés. Surgelés. Réfrigérateurs. Congélateurs. Les foyers sont équipés pour faciliter la vie des femmes. Le four à bois est troqué contre un four à micro-ondes. Avec sonde. Ménagères de plus/moins cinquante ans. Echantillon représentatif de la population. La cocotte-minute émancipe la femme. L'émancipation des femmes commence par la cuisine. Les recettes ne se transmettent plus de mère en fille. Robot ménager. Cuit vapeur. Cuit tout seul. Nouvelle génération d'appareils ménagers. Nouvelle génération d'équipements électroménagers. Nouvelle génération de femmes. Cuisine moléculaire. Affaire d'hommes.

JT. Un accueil enthousiaste. Pour moi, c'est de la musique. Comme un phénomène magique. On prend son temps. Personne ne nous attend. Évaporé dans l'atmosphère. Les choses se stabilisent un peu. Dans les morceaux de verres brisés. Dans le même mouvement. Il ne peut rien oublier. Pourquoi ça recommence ? Sans reconnaissance envers la chance. La vitesse de la lumière. Les gens se figent à mes côtés. Quelque chose de brut affleure. Dans le temps qu'il nous reste. Mon corps gagne de plus en plus de vitesse. Difficile de saisir ce qui est en train de se passer. Un poids d'odeurs et de sons inouïs. L'absence déjà présente dans le vécu. Je n'ai pas de mots pour le dire. Les taux de change fluctuent en permanence. Une angoisse sourde devant l'avenir qui s'ouvre à eux. Quelque chose qui peut changer la face du monde pour toujours. Une logique d'occupation et de purification. Son cri, un cri d'une rare violence que rien ne peut arrêter. Cette image qu'il faudrait garder en mémoire. La beauté fragile de ce qui fut et ne reviendra plus. Dans une synthèse totale, le temps disparaît. Sur les vitres sombres et poussiéreuses. Cette vibration, cette puissance d'instantanéité. Les survivants, réfugiés dans les sous-sols. Tous ces pixels de lumière sont passés directement de l'écran jusque dans ma tête. À force oui, à force. Même les morts, ils n'ont plus le temps de les accompagner. Heureusement, il y avait des ouvertures dans ces masses d'eaux énormes. Synonymes d'incandescence ou parfois d'absence. Une limite avec le monde extérieur. Parmi toutes ces ombres, il y en a une étrange, mouvante. Au loin, dans

les usines, les chaînes s'arrêtent. Les ascenseurs restent coincés entre deux étages. Les voix se coupent. La lumière ne cesse de changer, transformant le paysage à chaque instant. La ville creuse sa mémoire. Difficile de savoir ce que ce signe représentait. La scène du présent n'est pas le souvenir du passé. Il suffit d'un pas de côté, d'un écart imprévu. Une tentative de conjurer l'angoisse de la mort. Tout vibre et s'emballe autour d'eux. Les crépuscules et les morsures de l'angoisse. Les princes et les tyrans tentent d'abord de résoudre le problème par la violence de masse. Un espace libre, sans contours ni limites. Ce qui retient surtout l'attention. Peur de tomber, pris de vertige. Le temps de vivre, le temps de t'arrêter sur le temps. Des situations où tout bascule, tout à coup. Dans les voix et les regards. Un refus de l'effacement et de l'oubli. C'est une décharge électrique. Le débarras prolonge le débarras. Les forces de l'ordre crèvent les tentes et les traînent au sol. Un amas composite de formes fermées. La séparation des pouvoirs est un principe intangible. Brouiller les valeurs et mettre en doute la réalité. Nous avançons à contre-jour. J'aimerais bien pouvoir faire du bruit avant midi. Face à cette saturation de stimuli et d'informations. Nos certitudes en mirages éphémères. On revoit ces images, encore et encore. Des bribes, des images déformées. Ne jamais descendre un escalier sans penser à la chute. Les événements, les rendez-vous à venir. Comme si elles étaient toujours vivantes. Toucher davantage cette fibre sensible. Bruits ténus qui habitent l'espace sans jamais l'envahir. L'espace vide bouge, ne cesse de céder. La lumière change, mais ce qui reste s'efface lentement. C'est un vrai labyrinthe ici. Le vide fait peur. D'un bord du monde à l'autre. Il n'y a pas grand-chose à faire. Sans doute ce qui s'en rapprochait le plus. Une étrange

distorsion de la réalité. Dans ses secrets soubresauts. Je ne le regarde plus depuis longtemps. Une façon de fermer la parenthèse de cette journée.

Rêver. Fermer les yeux pour mieux voir. Se laisser envahir d'images prégnantes qui collent à la peau, pénètrent le cerveau, imprègnent chaque pore de la chair jusqu'à ne plus savoir en se réveillant, qui, quoi, comment ? Rêver à n'en plus se réveiller. Rêver en respirant, se raconter des histoires, fabuler, broder, inventer des mondes à l'infini. Le monde rêve debout, le monde rêve ensemble, le monde rêve de boue. Le monde rêve à son idéal sans jamais s'arrêter. Le monde rêve à son idéal jusqu'à ne plus rien percevoir. Rêver pour ne plus rien voir. S'illusionner et se créer des histoires afin de feindre et ignorer une réalité peut-être pas désirée. Même nos rêves doivent appartenir à une romance que nous créons de toutes pièces pour courir après nos ombres. Je ne rêve pas parce que je ne me fais pas d'illusions m'a écrit cet adolescent de douze ans à ma question : quel est votre rêve ? C'est triste à ton âge, a rétorqué la professeure. C'est lucide ai-je osé penser. Car les rêves ne sont-ils pas le début de nos désillusions ? J'ai tant rêvé que je ne vivais pas, j'ai tant rêvé que je ne m'acceptais pas, j'ai tant rêvé à m'en tordre de douleur, de ne pas y arriver, de ne pas obtenir, de ne pas être à la hauteur, de ne pas me confronter, de ne pas, de ne pas, qu'aucun de mes pas ne m'a permis d'avancer. Mes rêves ne m'ont jamais amené jusqu'à moi. Est-ce que seuls les anges ont la vie rêvée ? Trop rêvé m'a obligé à me réveiller. Et la vie m'a fracassé, jeté à ses pieds, écrasé avec véhémence. Réveil brutal, sans mode d'emploi, sans trajectoire, sans porte de sortie. Trop rêvé m'a obligé à me réveiller mais n'est-ce pas

l'acceptation de ma réalité qui m'a guidé ? N'est-ce pas la réalité ? N'est-ce pas... ?

La musique. J'entends au loin, montant des origines, l'écho d'une voix. Un murmure. Un cri. Un appel. Peut-être des mains autour du feu sacré qui claquent. Une incantation. Une prière. Un songe comme un reflet de ciel. Bientôt quelques instruments de fortune. Puis un flux tempétueux d'octaves en quête d'harmonie dans les océans déchaînés. Et pour cela un attirail d'ustensiles, une fascinante boîte à outils, ce que communément on nomme : une langue. Avec ses clés. Sol, Fa, Ut dans des positions excentriques, histoire de pimenter la lecture. Ses notes, reines triomphantes et facétieuses. Tantôt rondes boudeuses, blanches hautaines, noires énigmatiques, fourmilières de croches doubles, triples, quadruples, toutes hampes liées, dansantes, courantes, déferlant par vagues, pointées, tellement capricieuses. Indomptables. Ses soupirs, mes préférés. Ses silences. Et pour conclure, un point d'orgue. Ou mieux car plus fine, plus subtile, une coda qui est au musicien ce que la dernière touche est au peintre.

La dernière touche. La musique n'est pas seulement affaire de pattes de mouches griffonnées sur du papier réglé. La musique, c'est du toucher. L'ivoire d'un clavier. La corde frottée d'un violoncelle. Le feutre d'un marteau effleurant sa timbale. Force et caresse. La musique, du souffle dans le cor. De la couleur. Des pas de danse dans les bleuets. Une piqûre de rose. Du sentiment. Du tragique. De la fantaisie. De la colère. Du remords. Des ritournelles. De la mélancolie. La musique, de la lumière et de la nuit. « Une révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie », pensait Beethoven.

Et de la joie !

Parler. Sortir du silence. Mise en branle de la soufflerie. Inspir, expir. Longue ou brève goulée d'air dans le larynx qui vient faire vibrer les cordes vocales. Manducation du son par les mâchoires. Une parole se fait entendre. Du son et du sens circulent. Tourbillon de voyelles, de consonnes. Envolée de syllabes. Jaillissement de mots. Onde expansive de phrases. Impact. Echo. Résonance. Hauteur du son. Vibration, hauteur, fréquence de la voix. Ça parle !

Au commencement était la forêt peuplée d'hominidés craintifs mais rusés, à la merci des prédateurs et autres dangers. Le piaillerement, le grognement ou le cri leur permettaient tout juste de communiquer pour leur survie. Puis, va savoir pourquoi, après être descendus des arbres voilà que ces êtres se redressent. Homo erectus est né, et avec lui les origines de la parole. C'était il y a deux millions d'années. Aucun dieu ne cria « que la parole soit ! Mais la parole fut ! Quelques phonèmes brièvement articulés d'abord. A peine de quoi faire une phrase. Parole balbutiante, protolangage disent ceux qui les étudient. Mais cela suffit pour qu'Homo erectus, cet hominidé poilu d'à peine un mètre soixante, au crâne épais et à la mâchoire proéminente ne sorte de sa nuit cognitive et ne s'en aille de par le monde peupler montagnes, plaines et vallées. De moins en moins avare de paroles il évolue. Le temps passe, à peine quelques millions d'années, et voici que lui succède un singe nu à la boîte crânienne un peu plus développée, homo sapiens, beaucoup plus discret, évolution oblige. Désormais, il est capable d'explorer toute une gamme de

sons. Quelle fut donc la première parole prononcée dans l'histoire de sapiens ? Autant poser la fameuse question « Quel était ton visage avant ta naissance ? » Le fait est qu'il ne cesse de parler, un véritable bavard, et ce n'est plus seulement pour indiquer comment faire du feu, trouver un abri, fabriquer un outil, non, il raconte des histoires, il rêve à voix haute, il pose des questions et imagine les réponses. Il chante ! Homo demens est né ! A partir de lui tout s'emballe sur toute la surface du globe. Partout, de jour comme de nuit, résonnent les chants, les palabres, les cris de ces êtres imprévisibles. A force de mâcher et de remâcher les phonèmes, il crée des langues. Plaisir poétique et plaisir musculaire ! Des milliards de phonèmes transmutés en mots viennent faire vibrer cellules, viscères et cages thoraciques sur une infinité de tonalités phonétiques ! Mais les paroles volent. A peine proférées elles s'évaporent. Disparues les paroles, sans laisser aucune trace si ce n'est ce vibrato éphémère qui n'aura duré que quelques secondes. On décide alors de les fixer, ces paroles, et voilà que Gilgamesh surgit des tablettes d'argiles, les Upanishads des écorces de bouleau et feuilles de palmier, Osiris des rouleaux de papyrus. Partout l'imagination de sapiens le fait chanter et parler de la vie et de la mort, de l'amitié et de l'amour, mais aussi de leur envers, la haine et la guerre. Du son, du rythme, oui, mais il faut encore plus de sens ! Alors on se met à entendre des paroles venues de l'au delà. Un berger reçoit des tables de la Loi, un fils de commerçant se fait dicter par un ange un livre sacré. *Bérechit bara Elohim*, Au commencement Dieu créa, Bismi Allāhi Ar-Rahmāni Ar-Rahīmi, *Au nom d'Allah le très miséricordieux*, le tout miséricordieux, Au commencement était le Verbe et le verbe se serait fait chair. On connaît la suite. Naissance

de clergés, prolifération de prêtres et d'inquisiteurs exigeant qu'on ne parle plus mais qu'on récite. Préchi précha. Bûchers. Chasse aux déviants et aux sorcières. Et pourtant sapiens parle ! Il continue d'imaginer sans cesse d'autres récits et d'autres chants. Commencent alors à circuler des mythes, de contes, des fictions. Le temps continue à filer, sapiens est devenu paraît-il un homme moderne, ses connexions synaptiques ont atteint un haut degré de perfection, ses palabres, psalmodies, parlementations et autres ont fait de lui un organisateur hors pair. Théocraties, Monarchies, démocraties ont fleuri un peu partout sur la terre. Ici on débat sur l'agora, là on palabre sous l'arbre sacré, plus loin on obéit scrupuleusement à la parole du souverain. Homo demens, parfois cesse de parler, il crie, il hurle et il part en guerre contre son autre lui-même. Conquêtes, naissance et chutes d'empires. Télescopage de cultures, de savoirs, de pensées. Après le fracas des batailles, après les hurlements guerriers, on se remet à se parler. Et pour ce faire on apprend la langue de l'autre. Entrée en scène des traducteurs. Partout dans l'empire arabe on traduit et c'est ainsi que parviennent en Al Andalus les grandes œuvres des philosophes grecs que l'on croyait perdues à jamais dans les abysses de l'oubli. A Tolède des hommes se parlent en hébreu, en arabe, en latin, et... en langue dite vulgaire ! La parole fluidifie les échanges, les spéculations des penseurs de l'Islam et de la Grèce circulent dans l'Occident. L'arrivée de l'imprimerie ne fera qu'accélérer le mouvement. On diffuse la parole sacrée ou profane à grande échelle. Désormais les livres deviennent un premier appui de la fragile mémoire des hommes. Mais l'écrit sans l'oral risque fort de rester lettre morte. On se met à lire à haute voix. Plaisir du texte proféré, scandé ou chanté !

On se regroupe autour de celui qui sait lire et on écoute les aventures du chevalier à la triste figure ou bien celle du géant Gargantua et de son fils Pantagruel. On va pleurer, rire et soupirer dans des théâtres où, l'espace d'un instant, public, comédiens et comédiennes se transportent sur les murailles d'un lointain château en Baltique ou bien sur les landes écossaises où l'on assiste à d'étranges sabbats de sorcières. Puissante est la voix humaine qui redonne chair à des paroles qui sans elle courrent le risque de finir gelées. Un peu partout on instruit sapiens avec des abécédaires. Ba, be, bi, bo, bu ! Et en route pour la lecture ! Le temps, lui, continue sa course folle. Les humains trouvent enfin le moyen de se donner l'illusion de l'arrêter. Après le livre, voici le phonographe, puis le gramophone, et enfin la chaîne stéréo. On peut désormais enregistrer la voix humaine ! Bien sûr, tout cela n'est que souvenir du son, mais quel bonheur que de retrouver chez soi le grain de la voix d'un chanteur ou d'une chanteuse qu'on vénère ! Mais sapiens sapiens dans sa débauche d'imagination créatrice n'en reste pas là, il trouve le moyen de faire entendre les paroles prononcées au micro d'un studio sur des ondes qui les diffusent sur des territoires toujours plus grands, par delà, les océans ! La radio continue à faire vivre la parole. Un ou une autre me parle comme s'il ou elle était avec moi dans ma cuisine, ma petite chambre ou mon salon ! Magie des ondes hertziennes ! Mais voilà que le temps s'accélère, tout s'emballe, et voici qu'on trouve le moyen de nous faire voir et entendre ! Apparition de la télévision. A présent, les humains, deviennent des spectateurs laissant parler d'autres à leur place. Pas pour longtemps, voici que l'ère du numérique vient tout bouleverser. Au cerveau hyperconnecté de sapiens répond le réseau

hyperconnecté d'internet ! Irruption du monde digital ! Voyageur immobile, je peux aller me promener dans une rue du bout du monde ou bien planer au dessus de la cordillère des Andes, assister à un concert donné là-bas aux antipodes, mais surtout, je peux désormais participer au foisonnement créatif qui a lieu sur tout le world wide web ! Avec un micro et une caméra on devient podcasteur ou youtubeur. Le pire côtoie le meilleur. On s'alarme. Tout devient possible. Plus de valeurs. Finis les « grands créateurs » ou les « grandes créatrices » ? Comment, de la littératube ? Mouvement de capes et de mentons méprisants. Et pourtant, la parole n'a peut-être jamais été aussi démocratique ! Malgré les mastodontes qui voudraient contrôler les pensées, les imaginaires et les voix, surgissent ici ou là, de petits îlots qui nous parlent autrement. Tout n'est pas perdu. Avant que nos civilisations ne sombrent lentement mais sûrement comme des navires au fond des océans, la révolution numérique vient tisser une toile qui reconnecte les humains entre eux. Homo demens n'a jamais été aussi proche de sa chute, mais aussi de son salut. Cliquez, regardez, lisez, et surtout, écoutez, créez ! L'imaginaire n'est pas mort ! Il fait peau neuve !

A

*Comme un appel*

La parole est un véritable appel d'air.

B

*Dans l'air*

Transportés par la puissance de la voix, son grain, sa tessiture, les mots vibrent dans l'air.

## C

### *Dans les fibres du corps*

La voix, la musique, le tonnerre, viennent résonner dans nos viscères, réveiller la mémoire archaïque du corps. Plaisir de dire, de parler, de sentir tout mon corps vibrer !

## D

### *Dans le monde digital*

Des voix qu'on n'aurait jamais entendus se font entendre. Elles parlent malgré l'engloutissement programmé. Liberté. Joie des échanges. Découverte et partage des imaginaires. Un peu partout des êtres osent prendre la parole et la diffuser bousculant les certitudes des gardiens du temple de la bonne ou mauvaise création.

La langue. Les langues. Le tourbillon des langues claquantes agglutinantes gutturales chantantes mortes vivantes maternelles vernaculaires poétiques diplomatiques populaires. La tête tourne à toutes les entendre. Le monde serait donc cette fameuse tour de Babel où chacun babille une langue incompréhensible à l'autre. Une malédiction. Et tous articulent des sonorités tellement étranges et différentes les unes des autres. Mais au lieu de se décourager, certains transforment la malédiction en jeu et vont à cloche-pied sur la marelle de l'autre. Ils essaient de comprendre, mettent du cœur à l'ouvrage et apprennent la langue étrange dans une délectation jouissive. Ah ! le bonheur de ne rien comprendre et soudain de capter un phonème, pourquoi pas un mot et l'esprit galope lancé sur les terres inconnues, se frottant aux aspérités, au moelleux, au doux, au brutal et ainsi découvrir d'autres manières de dire les choses, de les rêver et *la nave va...*

Mâchonnons les sons, mettons-y la langue, la gorge, les yeux, les oreilles et prenons langue, approchons-nous de l'autre. Vertige. Hésitations, bafouillages, bredouillages. Charabia. La phonétique comme déambulateur pour mieux baguenauder d'une langue à l'autre. Les polyglottes, ceux qui ont plusieurs langues en leur palais, les chanceux, les privilégiés, les jongleurs de mots, de sens, de sons. Langue agile qui au détour d'une phrase se tire ou se roule ronronnante roucoulante. Langues orientales d'où le verbe « être » joue les absents, langues latines où il peut y en avoir deux. Certaines incluent le mouvement, d'autres sont

statiques ou électriques. Les graphies passent les frontières, s'en moquent, se dandinent, pas la langue dans leur poche, effrontées, elles s'affichent et s'en fichent. Dans le tourbillon des langues du monde, les bébés attrapent les intonations, s'en font des colliers qu'ils cassent et recommencent mangeant des lettres, inversant les syllabes jusqu'à trouver la note juste, jusqu'à ce que leur langue ne fourche (presque) plus.

Silence, respiration, trou, pause, blanc, gouffre ; ange passant ce jour de mère ventre ouvert : douze- heure, dit la neige qui entre portant un plat de viande bouillie – toute cette neige en une nuit et noir d'arbres sans voix – mais ce n'est pas l'heure pourtant ; papi ne pipe mot et les enfants jouent au ballon avec leur tête : images venues en rêve. Rêve. Sidération. Silence. Ta gueule tu m'entends : ferme là ! parole blanche contre rage de mots : aux cris oppose ton silence. Silence arme de résistance à destruction passive. Jusque sous la torture elle creuse sa terre de silence ; les os, les ongles, les cheveux, un jour ils parleront. Silence de pierres : Rêve de pierre ; corps inachevés de Michel l'ange, bouches corps s'extirpant de la pierre ; caillou tombé de ta poche crevée sans retour jusqu'au silence ; montagne, elle te dévisage : pétrification – la mer il faudra t'y plonger pour toucher son silence. Le silence de ces espaces infinis m'effraye. Au bout du voyage tout ne sera que silence : si tu n'as rien vu à Hiroshima tu n'as rien entendu non plus. Rien. Pas. Rien qui sort de la bouche, l'acteur trébuche dans un trou de silence, spectateurs en arrêt, suspendus : silence contre silence et ça repart la voix se propulse retrouve le fil des mots : ah je respire enfin, chante Pelléas sortant du gouffre. Silence des armoires pleines de draps, de sa robe pendue comme neuve, de ses gants soigneusement enveloppés de soie ; de sa chambre quand tu reviens juste après. Silence somptueux de trois pommes jouxtant une timbale dans la lumière du petit tableau, de cette pyramide de fraises, de cette femme en bleu lisant une lettre dans la lumière

d'une fenêtre entrouverte. Silence du roi du silence : motus et bouche cousue, promesse d'enfant scellée sur un trésor de billes ; souffle coupé à gober mouche quand l'homme sur le fil et sans filet. Silence de pain béni, de chambre capitonnée à corps de Lewy : pas... pas... pas... murmure encore la bouche, derniers sons, ultime négation, la plus proche du silence, en extinction. Images – No-Comment — images volées sans voix à ventre ouvert : silence qui de fer à béton de parpaing de lit cage de terre de plâtre mort sourd racle rampe et creuse portant voix sans voix, silence de toute sa force d'être entendu, au trou des fenêtres mamelles vides qui levé des décombres s'entend jusqu'au bout des ongles de la langue grosse de cadavres, silence des mutineries passées aux feu sous le ciel couleur d'orage orange par pelletées d'os remontant des bacs à sable en déambulateur dans ce désert de pierres, silence à millier de cris blancs démembrés. Impuissance : silence

Je me suis mis à la recherche de choses précieuses. Je n'ai rien trouvé. J'ai fouillé toute la maison, pièce par pièce, placard par placard. J'ai regardé partout. Méthodiquement. Pas un soupçon de souvenir ne flottait. J'ai déplacé les fauteuils, soulevé chaque objet dans les vitrines où d'ailleurs j'ai brisé l'escargot bicolore. Chaque tableau a été retourné. J'ai même démonté la baignoire. Rien de rien. Je me demande bien où sont passés tous mes souvenirs.

J'ai pris la décision de vider mon sac. Mais ce que je cherchais n'y était pas. J'ai mis mes yeux dans le sac, j'y ai enfoui ma tête, humé l'odeur du tissu roide. Sans succès. J'espérais y trouver une présence formelle ou un semblant de paysage ou une voix même lointaine. Je m'en serais contenté.

Il faudrait maintenant que j'inspecte mes trous. Ce que je cherche y circule peut-être. Ils ne sont pas ajourés comme de la dentelle. Ils ne ressemblent pas non plus à des précipices bien que je redoute une jolie profondeur. Je ne me suis pas encore penché sur eux. C'est désolant. Peut-être verrais-je mes souvenirs cachés là en creusant ? Je pourrais suivre le sillage du silence... Un silence à perte de vue ça n'existe pas. Peut-être que tous les visages sont enfermés tout au fond. Avec leur cœur. Et les voix aussi. Peut-être qu'ils attendent d'être remontés à la surface. Il n'y a que moi qui pourrait tenter l'expédition. Quelquefois, la torpeur du silence est trompeuse.

14 avenue de Corbera. En fait d'avenue une petite rue du douzième à Paris. Une rue courte et discrète, entre Charenton et Crozatier. Un passage qu'on ne remarque pas, sauf à y être né, ou presque. Sauf à y avoir vécu, ou aimé quelqu'un qui y a vécu. Cent deux mètres d'asphalte et d'oubli, sauf pour les nôtres, ceux qui ont vécu là. Sauf pour ceux qui y reviennent en pensée. Corbera, nom sec et nerveux, nom de terre aride et d'oiseau noir. Nom de pays secoué par les vents. Corbera, nom longtemps répété, murmuré avec tendresse. Ancrage des grands-parents après avoir quitté la Corse. Corbera nom d'après l'exil. Corbera, mot-refuge. Corbera évoque un village, une île, un abri. Corbera, l'appartement. C'est là où tout commence. Trois pièces au premier étage, peut-être quatre si l'on compte la cuisine. Mais on ne compte pas, on s'entasse, on s'efforce de respirer dans l'épaisseur des jours. Corbera où ma mère a été enfant. Où ma mère a été épouse. Corbera maison natale, où je ne suis pas née, mais ai été enfant à mon tour. On ouvre la porte, et le décor se révèle. La cuisine beurre frais, les poignées en laiton, les miroirs biseautés, les reflets d'une époque close. Les placards, les tasses en grès, la porcelaine, le Limoges peint à la main. Corbera, sa lumière ambrée, ses couleurs de photo dénaturée. Dans l'espacement des murs flottent des lambeaux de peur. Peur diffuse, sans nom. Peur de frôler l'ombre d'Antoine. Peur traversant les rêves de Pauline. Peur du couloir traversé à la hâte, baissant la tête pour éviter le regard des ancêtres dansants sous cadres. Sur les murs du séjour, une

tapisserie ornée de pivoines en camaïeu d'ocres. Une nappe blanche sur la table. Un compotier garni de frappes. Les franges de mandarines coupées à la pointe du couteau. Le paquet de Gauloises bleues. Les volutes de fumée qui enveloppent les visages. On ne peut ignorer le buffet. Masse brune. Demeure. Il faut en dire l'odeur — café, cire, miel de châtaignier. Le buffet, un pays. Au-dessus, l'Annonciation de Fra Angelico fait fenêtre, ou plutôt alcôve. Une chambre secrète où peut-être les fantômes reviennent. Les rideaux rugueux, les appliques à ampoules torsadées, l'abat-jour à franges, tout tient dans une théâtralité silencieuse. La chambre verte, lieu d'attente et d'oubli. Le miroir à trois pans, mon reflet démultiplié à l'infini, comme une preuve que j'ai existé, enfant, dans ce lieu-là. Le réduit au bout du couloir. Sa vitre et sa fêlure en forme d'œil. L'œil regarde, il sait. Corbera, lieu des premiers souvenirs, même sans y être née. Fragments disjoints. Le damassé. Les couverts alignés. La soupe de vermicelles au lait. Les pieds de chaise en bois sculpté, les petites mains qui s'y agrippent. Le bruit du moulin à café. Corbera où l'huile frissonne sur le feu. Où les miettes s'accrochent au tapis persan. Où le placard sent le sucre. Où les tiroirs débordent de crayons, de gommettes, de cahiers d'écoliers. Où dorment les bijoux, les dents de lait au fond des boîtes. Où la grille accordéon de l'ascenseur grince comme un cri. Où montent les odeurs de palier. Corbera où se mêlent les jeux câlins les mains tendres les comptines *la chèvre de Monsieur Seguin*. Les chants graves. Les cauchemars de ma grand-mère. Sa voix rauque et mes yeux ouverts dans la nuit. Les vagues de velours contre le front. La lumière des phares des voitures qui passent en contrebas dans la rue, coulent lentement sur le plafond, dessinent des ombres

mouvantes. Silhouettes liquides, images tremblées. La peur. La joie. Je ne savais pas nommer. Quelque chose avait été brisé là, et personne n'en parlait. Ma grand-mère, ma tante, ma mère. Leurs voix s'élèvent depuis la cuisine, feutrées, hachées, tissées d'accent et de silences. Corbera un lieu heureux, un havre, une enfance préservée. Un lieu magique dans les récits marqué secrètement par une fracture. Corbera m'appelle. Avec lui, ses fantômes. Leurs bras tendus s'amenuisent, ondulent, me traversent parfois. Me montrent une direction que je ne comprends pas encore. Corbera, refuge mental, atlas miniature, théâtre intime. Corbera, un lieu fragile, au bord de l'oubli.

*Codicille : Si Corbera venait à disparaître, il resterait le mot.  
Une mémoire à rebours. Une chambre d'échos.*

Apocalypse. Vision d'un temps suspendu. Dévoilement. Comme un rêve. Vision d'un aujourd'hui, temps suspendu dans le présent. C'est maintenant.

Apocalypse en grec veut dire révélation. Révélation du Christ dans les Évangiles mais c'est à peine important. Révélation de notre aujourd'hui. Exégèse de l'apocalypse en poète pas en mystagogue. Fascination pour une écriture iconoclaste. Poétique de la contradiction (et Paul déjà : que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas). Brouillage des symboles sans mystification, une autre réalité s'annonce mais c'est une réalité de l'excès, celle du feu vital et destructeur, de la verdure oasis et livide, de l'agneau christique et satanique, de la mère messianique et pornographique, de la ville céleste et infernale. Tout s'oppose et se répond dans l'imminence de ce qui arrive : ce qui va arriver sous peu. Ce qui s'annonce tout de suite.

Dans la conjugaison, le futur est remplacé par l'imminent. On annonce un homme descendant du zénith dans une floppée de nuées. Il s'annonce de A à Z, dans le passé, le présent et l'imminent. Celui qui se dit le fils de l'homme se présente avec les cheveux blancs comme une lame nacrée comme neige, les yeux comme une flamme ardente, les pieds comme du bronze en fusion et la voix comme le bruit des grandes eaux. La parole jaillit comme une épée tranchante, il se présente comme premier et dernier, mort hier et vivant aujourd'hui. Il réunit les sept assemblées d'Asie, il marche au milieu des sept lampes d'or, portant les sept

étoiles. Il dit qu'il sait le travail, la fatigue, la constance, le deuil, la pauvreté. Il dit de ne pas avoir peur. Il sait l'amour, la foi, le dévouement. Il menace de male mort ceux qui communiquent avec les images. Il dit qu'il est le oui, la vérité, la vie. Il se tient à la porte et il frappe. Il entre et il dîne avec celui qui lui ouvre. Il veut s'asseoir sur le trône. Il promet le rythme vital, le souffle. Il s'assoit sur son trône dans une cérémonie avec arc en ciel tout autour comme une vision d'émeraude, avec quelqu'un posé dessus comme une vision de jaspe et de sardoine, avec aussi des fracas et des tonnerres. Il annonce le livre écrit recto verso et fermé des sept cachets. Et celui qui l'ouvre est un lion – c'est un agneau qui s'avance – le vainqueur va ouvrir le livre, il est debout comme un égorgé – c'est aussi la victime –. L'assemblée du peuple se prosterne autour avec des guitares et des bols d'or remplis de parfum. Et monte le chant nouveau de l'agneau égorgé, un chant de gloire promise pour toujours.

Viens

Le cheval blanc surgit, monté par un homme avec un arc et une couronne (le vainqueur comme la victime)

Viens

Le cheval rouge surgit, monté par un homme avec un couteau (le rouge comme le sang)

Viens

Le cheval noir surgit, monté par un homme avec une balance (le blé, l'orge, l'huile, le vin comme par temps de famine)

Viens

Le cheval vert surgit, monté par la peste (le cheval livide comme la mort)

Viens

Sous l'autel gisent les égorgés. Ils ont trop attendus. Qui se soucie de ceux qui meurent, de ceux qui sont crucifiés ?

Viens

Le soleil devient noir comme un sac de crin, la lune coule comme du sang, les étoiles tombent comme des figues dans le vent, le ciel s'enroule comme un parchemin, les montagnes et les îles se déplacent.

Et l'assemblée du peuple dit que c'est un jour de fureur, la fureur de l'agneau égorgé. Les anges ont retenu les bords de la terre, ils ont retenu les vents pour qu'aucun ne souffle sur la terre, sur la mer, sur les arbres. Et la foule de toutes les nations, de toutes les races, de tous les peuples, de toutes les langues s'avance devant le trône pour clamer l'honneur, la force et la grâce. Ils lavent leur tenue blanche dans le sang de l'agneau, ils choisissent l'agneau comme berger pour les conduire aux sources d'eaux vives.

Alors on essuie les larmes de leurs yeux.

Viens.

Et le silence tombe sur la terre.

Puis les sept anges avec les sept clairons ont claironné. Au premier clairon, la grêle et le feu détruisent tout. Au deuxième clairon, la montagne se jette dans la mer, l'eau devient du sang, tout périt, tout sombre. Au troisième clairon, une étoile de feu tombe du ciel dans les fleuves, dans les sources. Au quatrième clairon, un tiers du soleil, de la lune et des étoiles s'obscurcit. Et l'aigle qui vole dans le ciel dit : aïe, aïe, aïe. Au cinquième clairon, le puits de l'abîme s'ouvre laissant échapper une fumée comme une grande fournaise. Au sixième clairon, un autre ange descend du ciel, pose son pied droit sur la

mer, le gauche sur la terre et il crie comme un lion qui rugit.

Fin du délai.

Qu'on mange le livre.

Au septième clairon, se dressent les tribunaux. La foule consternée sait qu'un père peut regarder mourir son fils et rester passif. Dans les fracas, dans les tonnerres, les secousses et la grêle, une femme apparaît habillée de soleil, la lune sous ses pieds et douze étoiles autour de sa tête. Elle s'apprête à enfanter devant le dragon rouge avec sept têtes et dix cornes : il veut manger l'enfant. Mais les anges combattent le dragon.

Et les guitaristes guitarisent sur leur guitare. Ils chantent le chant nouveau. Vendange les grappes de la vigne de la terre, les raisins sont mûrs.

Attention, je viens comme un voleur.

Ça y est.

Et c'est des éclairs, des fracas, des tonnerres, une grande secousse comme il n'y avait jamais eu.

Aïe, aïe, aïe, la splendeur réduite à rien.

Alléluia, la fumée monte toujours.

On essuie les larmes.

Ça y est, c'est lui de A à Z, le principe et la fin.

Viens boire gratis à la source de la vie.

Voici que je viens bientôt (bonheur de guetter les prophéties). Chacun est payé selon son travail, lui de A à Z, premier et dernier, principe et fin.

Dehors les chiens, les drogués, les débauchés, les tueurs, les idolâtres. Dehors le faux : le domestique, l'euphorie, la sensation, la violence, les fausses présences.

Viens.

Et l'assoiffé vient boire gratis l'eau de vie.

Certes, je viens bientôt.

Oui, je viens.

*[Codicille : variation sur l'Apocalypse d'après la traduction et les commentaires de Jean Grosjean]*

L'improvisation. Processus de création. Pas d'écriture préalable. Tout est valable, lavable, maniable, calculable, transformable, évocable, inoubliable, confortable, périssable. Respecter l'instant le présent, le direct. Là, ici, là. Improvisation musicale, improvisation poétique, improvisation dansante, improvisation théâtrale, improvisation graphique. L'important c'est le direct le direct le direct. Ici et maintenant, ici et maintenant, hic et nunc. L'improvisation théâtrale « l' impro » est sans texte préécrit, sans répétitions ce qui n'exclut pas un travail régulier d'échauffements pour affûter le corps et l'esprit. « L' impro » c'est la créativité, l'écoute, l'échange. L'impro c'est le jeu non-préparé devant un public, L'impro impressionne, tétanise certain.e.s comédien.nes. Et pourtant ce genre existe depuis des siècles, les tragédies grecques elles-mêmes n'avaient qu'une trame d'histoire et des personnages, les textes étaient improvisés par chaque troupe qui les jouait (tradition orale de la transmission qui forcément induit une part de liberté dans le jeu). L'impro on la retrouve au XVI<sup>e</sup> en Italie avec la *commedia dell'arte* où, là aussi, seules les histoires existent ainsi que les personnages mais pas les textes en tant que tels (pas de scène, d'acte, de dialogue, ni de monologue). Aujourd'hui l'impro c'est aussi spectacle interactif avec le public, un spectateur.trice propose un thème, un lieu, un mot, un contexte, une anecdote et les comédien.nes improvisent ensemble pendant une durée variant de quelques secondes à plus d'une heure, ils et elles construisent une histoire, des personnages, des décors à partir de ce

thème donné. L'objectif est de jouer ensemble ensemble ensemble, en intégrant positivement chaque idée proposée par ses partenaires. Positivement positivement positivement. L'impro c'est : Raconte une histoire. N'essaie pas d'être bon ni intelligent. N'en fais pas trop. Prends des risques et n'aie pas peur de tomber en panne d'inspiration. Une ou plusieurs improvisations peuvent s'enchaîner pour créer un spectacle. Ah ! l'impro, l'improvisation !

Tirer l'aiguille. Et derrière moi voilà des millions de têtes penchées mimant la dentellière de Vermeer, yeux écarquillés dans la lumière descendante, portant camisole et coiffe, berthe de dentelle délicate aux épaules, puis il y a la Singer aux pieds de fonte tarabiscotée dans l'appartement de Nice et ce jeu interdit d'appuyer sur la pédale pour entendre le doux cliquetis de l'aiguille piquant dans le vide. Il y a aussi ces petites dames chics dont je me sens la complice, rentrant dans leur HLM sur leurs souliers à talons et qui savent coudre, et vendent ce service à de grandes maisons pour pas si cher mais tellement fières, pour l'amour du beau du bien fait du plus que parfait, elles quittent leur banlieue dès potron-minet pour se rendre dans les hauteurs secrètes d'un immeuble de l'avenue Montaigne, dans le silence chantant des ateliers où elles sont missionnées pour exaucer tous les caprices de Monsieur ou Madame... et leurs yeux perlent des larmes quand elle murmure C'est mon modèle... lors du défilé. Au bout de l'aiguillée, il y a Rose racontant son rêve de jeunesse, qui aurait tant aimé en être ou monter son affaire, la Ddass lui a enseigné la couture mais pas donné les moyens d'une machine à coudre, au sortir de l'orphelinat, elle a dormi dans les bois et gagné sa subsistance avec les ménages toute sa vie, « pas pu, pas les sous » concluait-elle gaie et chantante comme Mimi Pinson en frottant les sols... Il y a eu cette vieille tante un peu pimbêche, autrefois première d'atelier qui ne lâchait pas sa machine quand on allait la voir sauf pour préparer et boire un lapsang fumé dans sa porcelaine de

chine transparente, se plaignant que sa vue baissant, elle ne pourrait plus continuer bien longtemps et pourtant l'absolue perfection sortait encore de ses mains pour le contentement de ses deux dernières clientes, la vieille Line Noro et cette sublime épouse de banquier qui avaient passé commande en pointant du doigt une photo dans Jours de France, et démerde-toi avec ces falbalas ridicules râlait-elle. Selon elle, la vieille Coco avait fixé les règles définitives du chic et bien que pauvre, elle n'en dérogeait jamais, fidèle à l'unique longueur admise par ce chic : au genou. Sa dégringolade sociale avait de la pudeur. Au bout de mon aiguillée, il y a son air concentré dans les allées de chez Rodin et ses mystérieuses exigences c'est pour une robe en biais, j'ai besoin d'une grande laize, il me faut aussi du twill et du coton de triplure, l'œil s'égare parmi les rouleaux vibrants qui dessinent un monde si gourmand : crêpe, velours dévoré, mousseline, chantilly, un monde si doux : gazar, charmeuse, organza, étamine, tellement exotique : ottoman, radzimir, shantung où l'enfant laisse errer ses mains sales sans qu'on la voit, c'est que les tissus appellent et vivent, les soies fuyantes et fraîches sentent le cheveu, le velours caresse, la laine est chaude et sèche. Chez Rodin, les mannequins miniatures juchées sur les étals les bras en l'air mettaient en scène des envolées de mousseline, des coulées de satin, et des transparences d'organza. C'est que les tissus parlent, ils craquent ils crissent, ils frottent, ils frôlent, ils bruissent, ils soufflent. On peut prendre goût aux finitions complexes et leur accorder le temps qu'elles réclament, ce que coûte un vêtement en heures de travail est incalculable, suivez mon regard vers la Chine où des mains expertes abattent une besogne colossale qu'on achète à bas prix en trouvant ça tout naturel...

Au pays de la mode, les poches se plaquent plus facilement que les amants, les coutures se fendent et se font à l'anglaise, les angles se dégarnissent mieux que des crânes, le fil va droit, les courbes se crantent, les cols se rabattent, ont des pieds et savent d'où ils viennent — français, anglais, italiens, les pannes sont de velours, les revers ignorent le tennis ou la fortune, et faire une toile ne se passe pas au cinéma.

Je sais bien que derrière ce jargon se profile la sœur de cette tante, ma grand-mère qui a fondé une maison de couture à la fin de la première guerre avec l'argent prêté (ou offert ?) par Poiret dont elle était la première vendeuse, je ne l'ai pas connue, j'ai encore un rouleau de ses étiquettes en satin brun brodé d'ivoire *Madeleine Monjaret Paris. Deauville. Monte-Carlo.* La voilà, en deux lignes, sortie de l'oubli où elle avait sombré. Trois de ses malles me suivent encore, remplies de dentelle jaunie, de lourds lamés glacés qui dégagent une désagréable odeur métallique, de grosses bobines de fils d'or, des mantilles et écharpes inouïes, un incroyable coupon noir brodé de pommes d'or digne d'un conte, des kilomètres de galons et rubans dont je ne sais que faire sans pouvoir m'en séparer. Plus une seule robe, je les ai piétinées dans la bouse lors d'inoubliables après-midi costumés à la campagne, plus une seule paire de chaussures, sacrifiées aux jeux enfantins elles aussi... Mon amour insatiable des tissus et des imprimés me vient de ce côté paternel de la famille, le précieux, le sophistiqué et l'un peu snob... et ces dix ans à chroniquer la mode pour un quotidien, hasard ou prédestination ? C'était un vrai défi d'écriture... et c'est là, dans ce creuset bourré des plus beaux chiffons du monde qu'a poussé un peu la fleur de l'écriture, alors quoi ?

Coudre maintenant... mon antistress inégalable, la barrière absolue contre tous les désordres quand écrire ne se peut, il y a dans l'exercice de la couture et la manipulation des étoffes quelque chose qui réquisitionne si fort mon attention qu'en dépit d'un sentiment de futilité, je ne saurai y résister. ...

Tirer l'aiguille et un grand calme soudain, la pointe acérée de l'aiguille transperce l'étoffe, le fil silencieux et docile sinue pour cheminer au travers, le tissu est soumis entre les doigts, voilà tout ce qu'une couturière domine, peu de choses à vrai dire, mais à la perfection... Son cœur s'arrête quand elle coupe l'étoffe, tout se joue là, le geste fatal est au bout des ciseaux, on n'aimerait pas gâcher comme le cuisinier qui met du foie gras dans ses recettes, le foie gras de la couturière, c'est d'abord son temps...

Réluсtance opposition, rien. Empêchement OTAGE. Souviens-toi, souviens-toi. Rien. je n'ai rien à dire. Condamné et forcément coupable. Rien à donner et rien à prendre. Le style, la phrase les mots et les points. Rien. Un plaid, un lit, un mur, une porte. Une lampe avec un rhéostat. Rien, je n'ai que ma vie. De jour jamais. L'air respiré expiré, l'eau bue, évacuée, le ciel bleu les étoiles. Non, rien. Rien je n'ai rien à dire. Le type vient là avec sa cagoule. Je reconnaissais ses yeux. Noirs. Comme sa cagoule. Il parle. Non, rien. C'est bien toi président qui disait *jamais nous ne nous laisserons juger*, tu te souviens ? Non. Nous n'avons rien à nous reprocher. Rien. Nous avons agi comme il le fallait. Les affaires sont les affaires et je n'ai rien à en dire. Rappelle-toi président, rappelle-toi, il y a quinze ans, les deux mille morts de l'écroulement de la digue à Belluno, Longarone souviens-toi président. Non, rien. Nous y étions pour rien. Rien. C'est le sort. Rien. Rien, jamais. Et celui qui te hais, ce divin, cette étoile brillante ? Non ? Non, rien. Alors quoi ne plus croire en rien ? Non. Rien. Combien as-tu touché pour favoriser Loockheed ? Non, rien. Rien, jamais. Rien. Je ne me suis jamais enrichi, je n'ai pas d'argent, je n'ai pas de pouvoir, je suis prisonnier. C'est tout. Rien. On veut m'échanger. Contre quoi ? contre rien. Non. Mais tu as oublié, ta défense de Gui ? Tu ne te souviens pas, *la démocratie chrétienne fait corps avec ses hommes*, ça ne te dit rien ? Allons président, allons... Non, rien. Rien, mon bras sur mes yeux, mes jambes allongées sur ce mauvais lit. Rien. Tout le monde t'a lâché, même ton grand ami Montini, tu te souviens

président ? Ton ami... Non, rien, ça a été le plus dur. Le coup de grâce. L'envoyé de dieu sur la terre. Le paradis et l'enfer. Tu te souviens président, l'opus dei ? La loge propaganda due ? Cette chose qui est la vôtre tu te souviens, président ? Non. Rien. Mais vivre, oui

Lire pour tout embrasser. Croire qu'on peut tout embrasser. Illusion. Vivre des vies, cent, mille vies. La sienne au travers de celles des autres, réelles ou fictionnelles. Vivre des vies par procuration. D'autres vies que la sienne. D'autres pensées aussi, d'autres visions du monde. D'autres compréhensions. Apprendre, découvrir, s'émerveiller.

Déferlement. Le monde qui déferle. Nuit des temps. Contracter le temps et à la fois l'élargir. Arrêter le temps élargir le temps. Pourtant n'avoir pas le temps de lire tout ce qu'on voudrait. Et de ce fait, avoir tout le temps plusieurs livres en cours de lecture. Toujours un livre en route et des livres pour la route. Réserver les livres qui demandent de la concentration au matin, tôt le matin. Un livre plus mince pour le sac à dos avec l'ordi en route vers le boulot. Les livres plus légers pour le soir. Mais plus possible parfois de lire le soir. Frustration.

Lire c'est voyager, sillonner, arpenter. Emboîter le pas aux auteurs. Les suivre dans leurs méandres, rêveries, cheminements. Parfois, les laisser au détour d'un sentier. En croiser d'autres. Lire c'est explorer, certains livres sont des continents, des îles, des océans, en revenir conforté ou transformé.

Lire est un besoin, pour certains comme boire, manger, dormir, ne pas pouvoir passer un jour sans lire, même une demi-page. L'oloé principal étant les transports en commun sous toutes leurs formes. Dans l'avion ne jamais regarder un film mais lire (ou somnoler). Comme beaucoup, lire au lit la nuit lors d'insomnies, lire à table

aussi en mangeant (sauf en compagnie, il va sans dire), lire dans les salles d'attente ou dans les files d'attentes lorsqu'elles sont longues. Lire dans les lieux où, dans les royaumes, nous savons que le roi va à pied. Lire partout. Lire ou ne pas lire, ce n'est pas la question. C'est une non-question.

« Symbioser » ; oui cela pourrait commencer par la création d'un nouveau mot. On bouscule nos habitude, on prend conscience de nos pas, nos gros sabots qui empiètent sur le terrain d'autres espèces que la nôtre, d'autres vie que celles qui s'exposent, d'autres mœurs, invisibles ou incompréhensibles. On adopte les petits pas, pas de loups, on revient sur nos pas / Ne pas s'imposer, trouver encore un nouvel axe pour évaluer les conséquences même minimes et infimes de nos actes ; l'effet papillon, passé de mode, n'est plus sur toutes les lèvres, ce battement d'aile qui engendre des tempêtes à l'autre bout du monde : inverser la vision, prendre les choses par le bon bout de la lorgnette : toi, sous tes yeux, dans ton sillage aussi de petits gestes peuvent ravager des liens qui étaient en train de discrètement se tisser, remparts protecteurs ou pas vers l'autre, qu'est-ce qui subsiste après l'effondrement ?

Les sales bêtes, mauvaises herbes, les moisissures, la putréfaction t'écœurent, mais tes semblables perpètrent aussi des horreurs sans noms. Destruction, recomposition, remâche tes mots tes idées, troque tes œillères contre un kaléidoscope, diffracte ton regard, pose-le ailleurs et plus en douceur. Cherche le contact, la cohésion, va vers l'autre, l'entrée en matières, la terre sous les ongles, le froissé du pétales de coquelicot ou tout ce qui pourra s'infiltrer, t'instiller, pistil dans l'œil, ton mauvais œil, ouvre le, et tes oreilles, trie les bruits, change de fréquence, fuis les cris les mots remâchés ressassés, l'agressivité klaxonnée, martelée, marteau-piquée, écoute les bruissements de la forêt nuitamment,

entendras-tu l'onagre bisannuelle déplier sa corolle au coucher du soleil?

Éveille tes sens à l'altérité, tout doit y passer

Inspire et aspire les volatiles phytoncides (derrière leur nom guerrier se cachent des guérisseuses) et autres spores et effluves, ouvre la voie, par tes narines à d'autres connexions laisse toi embaumer ou coloniser par ce que les arbres s'envoient pour se charmer ou se soigner. Sens, ressens, puis expire, ça exhale, tu exultes ou t'extasieras.

Laisse le ciel aux ailés, insectes ou oiseaux, ne colonise pas plus que ton espace vital, si tu veux prendre de la hauteur, extrais-toi d'abord de l'amoncellement des objets qui t'empoisonnent, emprisonnent et souillent et fouaillent le sol que tu devrais plus humblement fouler, caresser, effleurer...

Cela ne nécessite pas forcément de rester planté là, le nomadisme et les grandes migrations ouvrent sûrement des portes plus grandes que ton petit intérieur,

Recueille les imperceptibles, associe les idées les plus saugrenues, réemploie, détourne, contourne, croise d'autres routes, de déshérences en coexistences, plus de cohérences, correspondances, croisements, nouvelles associations: du compost actuel faire germer une nouvelle étincelle.